

Ces romans qu'on dit « populaires »

Pierre Hébert

Volume 15, numéro 1 (43), automne 1989

Jacques Poulin

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/200826ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/200826ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hébert, P. (1989). Ces romans qu'on dit « populaires ». *Voix et Images*, 15(1), 131–137. <https://doi.org/10.7202/200826ar>

Roman

Ces romans qu'on dit «populaires»

par Pierre Hébert, Université de Toronto

Le mot est évidemment piégé: «populaire» s'emploie de manière aussi souvent dépréciative qu'il peut être un compliment. En outre, ce type de roman protéiforme peut se définir comme tel selon le point de vue du destinataire visé ou du référent évoqué. Enfin, quelle que soit sa définition, le roman populaire occupe plus que jamais, semble-t-il, une partie importante du champ littéraire québécois.

L'attribution de prix y a sûrement contribué pour quelque chose, particulièrement le Robert-Cliche mais aussi, plus récemment, le prix Guérin. Après un début fort intéressant, le prix Robert-Cliche a connu des années difficiles; du moins, c'est ce qu'on en dit. Il est vrai que *Black Magic*¹ mais, surtout, *les Olives noires*² se sont vu adresser quelques reproches, certains mérités. Mais n'y avait-il que cela? Ces appréciations camouflaient-elles un rejet ou, à tout le moins, un mépris du roman «populaire», primé de surcroît?

Bien malin qui pourrait confirmer ce genre d'affirmation, et le débat est lui-même loin d'être neuf, on le sait.

Les trois premiers romans dont il sera question ici ont trait, d'une manière ou d'une autre, au prix Robert-Cliche. Le premier de ces titres a remporté ce prix pour l'année 1989, et les deux autres sont le produit de lauréats antérieurs. Le quatrième roman, pour sa part, a mérité le prix Guérin. Quant aux autres œuvres dont il sera ensuite question, ils ne laisseront pas d'intéresser un large public.

Relire notre passé

À bien des égards, nous nous sommes fait jouer le tour: nous avons raboté notre passé en le réduisant à une caricature manichéenne mettant aux prises des idéologies où le conservatisme devait fatalement triompher. Pourtant, l'histoire n'est lisse que pour ceux qui la regardent de loin, et c'est bien ce que semble avoir compris Jean-Alain Tremblay.

Dans *la Nuit des Perséides*³, Jean-Alain Tremblay évoque cette complexité sociale du début du XX^e siècle, en situant son action dans le Saguenay, et en mettant aux prises la classe sociale dirigeante, celle de la Price Brother's and Company, et les habitants du petit village de Saint-Étienne. En fait, cet antagonisme est vécu cruellement par Brian Caldwell, fils du gérant de cette exploitation de la Price Company, et Laura Simard, fille de l'un des ouvriers. Ces deux personnages éprouveront, malgré leur «distance sociale», ce sentiment universel qui a entraîné tant de jeunes gens à se retrouver étendus dans le foin mais, surtout, à en supporter les conséquences: enceinte, Laura sera victime d'une conspiration ourdie par le père de Brian qui, appuyé par le curé, engendrera un drame qui signalera le début de la fin pour le petit village.

Qu'on ne s'y méprenne pas: nous ne sommes pas ici en présence d'un *Love Story*, version saguenéenne! *La Nuit des Perséides* offre en plus un remarquable tableau axé sur les «vrais acteurs» de l'époque, appuyé par un excellent art du personnage. L'expression «roman populaire» s'enrichit ici de toute sa polysémie. Car, populaire, cette œuvre l'est dans la mesure où l'intrigue plaira à plusieurs, et parce que son écriture est concise et transparente; mais elle l'est également à cause de sa trame narrative où transpire un préjugé favorable pour les figurants de l'histoire d'un peuple ou d'une communauté qui, n'étant pas au premier plan, sont pourtant ceux ou celles qui l'ont construit.

Et les Perséides, dans toute cette histoire? Ce sont des étoiles filantes que l'on peut voir la nuit du 10 août, et que le père de Laura avait associées au destin de sa fille. Il s'en souviendra avec nostalgie, après le drame central du roman. Et Jean-Alain Tremblay sera-t-il fidèle à la course de ces étoiles? Poursuivra-t-il le maillage social qu'exige la montée du mouvement ouvrier qu'il esquisse ici?

L'après Robert-Cliche...

Louise Leblanc et Jean-Robert Sansfaçon avaient tous deux remporté le Robert-Cliche. Louise Leblanc s'était avérée l'experte du roman *flyé* avec

37 1/2 AA mais aussi ce roman éclaté qu'était **Pop Corn**. Plus sobre, Jean-Robert Sansfaçon a publié **Loft Story**, une très bonne œuvre aux accents tout à fait contemporains.

Avec le **Sang de l'or**⁴, Louise Leblanc aborde le roman d'une tout autre manière, que l'éditeur désigne par l'expression *résonances plus profondes*. J'avoue que je m'y perds dans les profondeurs, mais il est bien vrai que ce roman n'a rien en commun avec ses prédécesseurs: le ton est sérieux, la matière, grave. **Le Sang de l'or** est articulé autour de deux récits; le premier raconte le voyage à Paris de Liane Volant, ou Kiji, une jeune Amérindienne qui projette un acte terroriste pour empêcher le saccage de la terre de ses ancêtres, tandis que le second récit, intercalé, narre la véritable histoire du pillage de l'Amérique. Le passé sert en quelque sorte de justification à Kiji pour son attentat contre Séguret, l'un des trois P.D.G. responsables de la spoliation.

On reconnaît certes une thématique fréquentée par plusieurs romans depuis une dizaine d'années, en l'occurrence l'américanité, au sens large; mais, étonnamment, il faut ajouter une préoccupation assez peu présente et qui constitue le centre de ce roman, la préoccupation écologique, manifestation d'une remise en question globale des valeurs sociales: *Plus que jamais nous sommes convaincus de la pertinence de notre humanisme; le vingt et unième siècle sera primitif ou ne sera pas...* (p. 223)

Voilà sans doute les résonances plus profondes qui nous étaient annoncées; mais le roman n'est peut-être pas à la hauteur de ces intentions. Le personnage principal, trop «idéologique», est parfois peu convaincant, et la conjonction des deux trames narratives ne se fait pas toujours avec bonheur.

Avoir quarante ans: voilà un fait, on pourrait dire un problème, qui se pose dans bien des œuvres récentes. André Major⁵, Raymond Beaudet⁶ et d'autres ont fait de ce tournant le centre de leur récit. À les lire, on croirait que c'est l'âge fort de la contestation, ou du *drop-out*. Le personnage principal dans **l'Eau dans l'encrier**⁷ de Jean-Robert Sansfaçon se nomme Simon Léger et, oui, il a quarante ans ou à peu près. Il est journaliste, et mène une enquête dans le milieu financier qui le conduira à faire des choix cruciaux, puisqu'il se trouve aux prises avec des questions d'intégrité: travaillant à la fois pour une compagnie, qui a retenu ses services comme rédacteur, et pour le journal qui l'emploie en permanence, il découvre peu à peu les liens qui existent entre cette compagnie et son journal et se rend compte qu'il sert deux maîtres à la fois.

Derrière Simon Léger se profile le portrait type du héros de notre temps: il a l'air plutôt incertain de lui-même, voire instable; sommeille chez lui la tentation de tout lâcher, de se réinventer une vie. Il est souvent tenté par l'art, afin de *dire la complexité des choses et des êtres* (p. 18). Dans le fond, il n'a qu'une préoccupation, le temps: *Ce qu'il peut nous en jouer de joyeux tours dans une seule vie, nous laissant l'impression d'infini à vingt ans et du tout fout le camp à quarante.* (p. 257) Mais, loin d'être amoral, ce héros de notre temps a conservé quelques valeurs fondamentales. Simon Léger en témoigne dans sa réaction face au milieu des affaires mais, aussi, dans ses rapports avec l'autre.

C'est le moment de dire, en effet, que trois autres personnages partagent la parole dans ce roman: Julie, la fille de Simon, Renée, son amante, et Jim, l'ami artiste. Chacun donne son point de vue, le plus souvent sur ses relations avec Simon, et cette forme en fragments crée un tableau complexe où l'on se rend compte qu'en définitive, la difficulté d'être qu'éprouve le personnage central représente le cœur du roman. L'intrigue «journalistique», si on peut l'appeler ainsi, ne doit pas faire écran à l'enjeu véritable de la recherche de chacun des acteurs.

En fait, on se croirait en plein roman psychologique (ou du «cas de conscience») des années 50: même crise des valeurs, mêmes variations de perspectives que dans *Au delà des visages* d'André Giroux. Le rapprochement apparaît-il incongru? Oui, certes, car le roman du cas de conscience était axé beaucoup plus sur une démarche individuelle, alors que celui-ci baigne dans une problématique relevant de la société tout autant que de la personne ou, plutôt, de la personne dans la société. Et Jean-Robert Sansfaçon est peut-être l'un des meilleurs funambules, à l'heure actuelle, pour marcher sur cette ligne fragile qui sépare l'espoir et le désabusement, la solitude et l'amour, l'aliénation dans le social et la distanciation par l'art. Le très bon *Loft Story* peut être fier de l'*Eau dans l'encrier*.

*La Vaironne*⁸ (prix Guérin) apparaît exceptionnel, à tout point de vue. Le sujet lui-même est fort original, et nous conduit dans des voies tout à fait imprévues. Évelyne Bernard construit avec brio une œuvre où s'impose peu à peu une atmosphère fantastique, si bien que ce qui semblait être au début une histoire d'écrivain en quête de personnages prend de tout autres proportions, et captive jusqu'à la fin.

Le personnage principal, Pierre Salvat, est un écrivain célèbre qui doit son succès à son célèbre personnage, Laragne, dont le pendant réel, Louis Leconte, vient de mourir. Cette mort, et le désir obsessionnel de Salvat de trouver dans la réalité le modèle d'un personnage imaginaire du nom d'Agnès, ont complètement bouleversé sa vie. Or, il se trouve que la fille de Leconte, Ariane, donne un coup de fil à Salvat, ce qui entraîne la suite de cette histoire qui retient l'attention non pas tant par ses péripéties que par le réseau de liens tissés à travers ce labyrinthe qui conduiront Salvat jusqu'à «la Vaironne». Destin, fantasmagorie, pouvoir de l'art, mystère: ce roman construit tout en miroirs et en reflets représente un rare accomplissement d'une œuvre moderne s'adressant à un vaste lectorat.

Quand la découverte de soi n'est pas qu'intellectuelle...

Des romans que j'ai lus de Roger Fournier, trois ou quatre, aucun ne m'a déplu, aucun, surtout, ne m'a ennuyé. Bien sûr, sont particulièrement connus *Moi, mon corps, mon âme, Montréal, etc.* et *les Cornes sacrées*, mais l'un de ses tout premiers romans, *Journal d'un jeune marié*, ne cesse de m'étonner, non pas tant par ses qualités d'écriture, mais à cause d'une forme qui, jusqu'à un certain point, en 1967, se donnait des airs postmodernes. Car, outre le fait que le roman était présenté comme un journal fictif, il incluait toute une

séquence de reparties théâtrales, si bien que polymorphisme et éclatement de genres affleuraient déjà.

Les lecteurs et lectrices de l'*Euguélonne* se rappelleront peut-être l'éloge du trou qui terminait le roman. Louky Bersianik, usant des renversements qui la caractérisent, réhabilitait l'orifice (au détriment de l'appendice) dans un élan presque lyrique de plusieurs pages. Or, c'est ainsi que s'ouvre *Chair Satan*⁹, de Roger Fournier: *J'avais quatorze ans lorsque je fus frappée par le sens du mot «anfractuosité»*. (p. 11) Cette narratrice, Sonia, découvrira son corps, d'abord par l'exploration personnelle, mais aussi par une rencontre avec l'autre, le mâle en l'occurrence. Sa première relation sera un échec, mais qu'importe, elle continuera sa quête de la connaissance de soi, pour connaître l'extase avec celui qui a été l'amant de sa mère. Car la difficulté qu'éprouve Sonia à vivre sa sexualité est accrue par le fait qu'elle a été témoin d'une scène d'amour entre sa mère et son amant. C'est en outre avec ce même amant qu'elle aura une liaison, après le suicide de sa mère; et Sonia tuera l'amant en question d'une manière pour le moins... spéciale.

Sonia est encadrée de parents plutôt particuliers: un père tout entier happé par le monde du quotidien, des affaires, de la politique, et une mère professeuse en histoire des religions, qui se lance aux moments les plus inappropriés dans des envolées quasi mystiques sur le sens du chaos, de l'orgie, de la connaissance, du sacré.

Et l'anfractuosité, dans tout cela? Comme découverte initiale de Sonia, cette lancée du roman ne laisse pas d'être ambiguë: découverte de la féminité? sentiment de sortir de l'enfance? impression de perte de plénitude? Alors l'image se retournerait contre elle-même, au point de devenir négative: *Le bonheur provoqué par la sensation d'être entier, intact, est indicible. Il explique à lui seul le sourire divin de l'enfant. Et tout à coup, le corps intact comme une perle se scinde, s'ouvre, se creuse, devient caverne*. (p. 59)

Je ne sais au juste que penser de ce roman; mais, en fait, je n'en penserai rien. Je me contenterai de le prendre tel qu'il est, c'est-à-dire comme une exploration de la connaissance intégrale de soi, une connaissance qui essaie d'établir une coïncidence ou, à défaut, une convergence entre toutes les forces de l'être humain.

Du petit chat à la grosse femme

Il est facile d'imaginer la pression que le créateur du *Matou* a dû ressentir, tout au long de l'écriture de son dernier roman, *Juliette Pomerleau*¹⁰. Que de lecteurs et de lectrices il avait captivés! Et que d'attentes il avait ainsi créées!

Yves Beauchemin, alliant la matérialité du texte à l'aspect physique de son personnage principal, a ainsi fait paraître un énorme roman, et une énorme personnage principale; de plus, fidèle à sa manière, l'auteur orchestre plusieurs intrigues, dont la principale sera la recherche qu'entreprend Juliette Pomerleau de sa nièce Adèle Joannette, dont elle est sans nouvelles depuis neuf ans. Mais cette recherche n'a pas été déclenchée par hasard: Juliette avait jadis fait la

promesse à Joséphine, en 1976, de s'occuper d'Adèle, promesse qu'elle n'a tenue, en fait, que quelques semaines.

C'est presque à l'article de la mort que Juliette se rappelle cet engagement, et elle demande à ses amis de poursuivre cette quête à sa place. Mais, ô miracle!, Juliette sera sauvée par... la musique! En effet, des concerts de Buhuslav Martinek lui font un bien immense, et finalement la guérissent. Elle pourra donc elle-même poursuivre cette recherche qui la conduira, on s'en doute, à travers toutes sortes de voies imprévues.

Quêtes, déplacements, rebondissements: on trouvera, comme dans le *Matou*, un roman qui ratisse large. Mais y croira-t-on vraiment? Suivra-t-on la cure-miracle de Juliette ou encore les manigances d'Elvina sans froncer les sourcils? Est-ce que l'on parcourra cette intrigue zigzagante sans avoir l'impression que le procédé l'emporte sur le naturel? Le roman pourra sans doute sembler obèse: des mots, des mots, qui s'efforcent de montrer. Mais que disent-ils, au juste?

Le Québec à l'itératif

De prime abord, *Je vous salue Marcel-Marie*¹¹, de Georges Dor, pourrait sembler se situer dans la mode rétro, genre *Filles de Caleb* ou autre. En effet, le roman débute en 1930, et se termine vers la fin des années 70. Ce parcours de quelque quarante années s'articule autour de deux noyaux narratifs. Le premier, et le plus important, se passe à Saint-Germain de Grantham. C'est là que Marcel-Marie Moineau connaît *une enfance qui passa comme un rêve* (p. 25); c'est là, aussi, qu'il vivra une adolescence heureuse, agrémentée de quelques découvertes sexuelles avec Anne-Aimée Janelle.

La seconde intrigue se déroule dans une famille bourgeoise de Montréal, les Pinson; dans cette famille, Pierre-Paul Pinson II deviendra amoureux de Caroline, la fille de Marcel-Marie. Et voici que justement les deux intrigues convergent, puisque Marcel-Marie se retrouvera face à Anne-Aimée, qui jadis l'avait fui en espérant intégrer *une meilleure société*; étrange caprice du destin, Anne-Aimée se trouve à être la mère de Pierre-Paul qui, lui, est devenu amoureux de la fille de Marcel-Marie. La rencontre inopinée de tout ce beau monde donnera d'ailleurs l'une des scènes les plus cocasses du roman.

Mais, à la vérité, ce roman n'a rien à voir avec le mode narratif du roman-chronique traditionnel. Est-il nécessaire de dire que l'itinéraire de Marcel-Marie se veut exemplaire de celui de nombre de Québécois de cette époque? Voilà pourquoi le romancier modifie sans cesse la vitesse de son récit, alternant de longues séquences itératives avec des scènes choisies, n'hésitant pas non plus à multiplier les *à ce moment, à cette époque, alors*, dont l'effet sur la lecture est d'établir immanquablement une scission entre deux temps: en ce temps-là, et aujourd'hui. Cette distance donne à l'œuvre une tonalité autobiographique, certes, mais il y a plus: le parcours d'une personnalité, centré sur celui d'une collectivité, devient l'étalon, l'outil de mesure d'un itinéraire collectif, sans prétention didactique et, il convient de le dire, animé d'une grande délicatesse de sentiment servie par un humour qui corrige bien les mœurs.

-
- 1 Rachel Fontaine, **Black Magic**, Montréal, Quinze, 1985, 329 p.
 - 2 Danielle Dubé, **les Ollives noires**, Montréal, Stanké, 1984, 271 p.
 - 3 Jean-Alain Tremblay, **la Nuit des Perséides**, Montréal, Quinze, 1989, 263 p.
 - 4 Louise Leblanc, **le Sang de l'or**, Montréal, Quinze, 1989, 240 p. (les Beaux Romans).
 - 5 André Major, **l'Hiver au cœur**, Montréal, XYZ éditeur, 1987, 77 p.
 - 6 Raymond Beaudet, **Passeport pour la liberté**, Montréal, Quinze, 1988, 293 p.
 - 7 Jean-Robert Sansfaçon, **l'Eau dans l'encrier**, Montréal, Quinze, 1989, 300 p. (Prose ouverte).
 - 8 Évelyne Bernard, **la Vaironne**, Montréal, Guérin littérature, 1988, 251 p.
 - 9 Roger Fournier, **Chair Satan**, Montréal, Boréal, 1989, 293 p.
 - 10 Yves Beauchemin, **Juliette Pomerleau**, Montréal, Québec/Amérique, 1989, 691 p. (Littérature d'Amérique).
 - 11 Georges Dor, **Je vous salue Marcel-Marle**, Montréal, Québec/Amérique, 1989, 226 p. (Deux Continents).